

# Étude critique : en articulations et rémanences, un espace de parole en suspens

Autor(en): **Jaton, Virginie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **55 (2005)**

Heft 2

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381703>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ÉTUDE CRITIQUE

### EN ARTICULATIONS ET RÉMANENCES, UN ESPACE DE PAROLE EN SUSPENS

VIRGINIE JATON

#### Résumé

*La parution de plus en plus fréquente d'ouvrages (souvent collectifs) consacrés aux figures et aux ailleurs de la pensée suggère la présente note de lecture. Pluralités indéterminées de régimes de «scientificité», richesses épistémologiques d'une complexité et du paradoxe : entre attentes et ambiguïtés, autant de relations, voire de résurgences, circulant dans les espaces discursifs. Recherches d'expression ou recherches de pensée ? Peut-on alors imaginer une actualité d'une parole entre philosophie et géographie ?*

Est-ce vraiment à une géographe de commenter un ouvrage édité par deux philosophes, nourri de réflexions épistémologiques et critiques qui parfois nous dépassent, nous-même n'en maîtrisant pas tous les ingrédients ? Le titre et le sous-titre, *Historicité et spatialité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine*<sup>1</sup>, ne sauraient pourtant nous laisser indifférente, pas plus que l'engagement de philosophes se mettant explicitement, à travers Kant ou Vidal de la Blache et sous les auspices plus ou moins explicites des hésitations de Foucault en la matière, à la recherche d'une épistémologie éventuelle de notre discipline.

Qualifiée d'«objet étrange et d'identité problématique»<sup>2</sup>, la géographie intéresse par ses possibles apports pour la philosophie. Réflexion littéralement *inter-essante* interpellant, plus fondamentalement, et les tensions propres à toute pratique de connaissance, et les «pensées du passage», lesquelles autoriseraient décentrement et détours. De fait, cette lecture sera, pour chacun, et bien au-delà des disciplines concernées, particulièrement gratifiante.

<sup>1</sup> J. BENOIST, F. MERLINI (éds), Paris, Vrin, «Problèmes & Controverses», 2001.

<sup>2</sup> P. 222.

### Questionnements

Issu des recherches menées par le *Groupe de Recherches franco-helvétique sur l'Ontologie de l'Histoire*<sup>3</sup>, ce recueil part d'un constat, actuellement récurrent, voulant que si le XIX<sup>e</sup> siècle a été le siècle de l'histoire et des philosophies de l'histoire, le XX<sup>e</sup> siècle – marqué par le déclin de l'histoire et des grands récits qui prétendaient en dire le sens – serait à considérer comme celui de l'espace. La multiplication, l'omniprésence de références spatiales ou spatialisantes ne caractérisent-elles pas le champ des réflexions contemporaines, participant à une inflexion de la pensée et des représentations ? Crise du concept de l'histoire, du modèle moderne de l'«Histoire» – crises du sens et crises *du temps*. Si le constat n'est pas sans pertinence, il serait toutefois assurément hâtif de conclure que notre monde contemporain serait désormais anhistorique. Et, s'il faut considérer le rôle joué par l'espace dans la pensée contemporaine, c'est bien plutôt pour «penser un temps – ou plutôt d'ailleurs *des temps* – qui ait pris la mesure de la résistance de l'espace»<sup>4</sup>. Partant de ces constats, l'ouvrage propose différents regards et réflexions autour de la problématique de l'articulation entre historicité et spatialité, de la mise en relation entre histoire et discours de la spatialité (architecture, écologie, géographie).

Dans le prolongement du recueil *Après la fin de l'histoire : temps, monde, historicité*<sup>5</sup>, les contributions ici réunies visent ainsi à construire «les moyens de concevoir [l'] inscription [de l'histoire] dans une effectivité qui ne se plie jamais à l'ordre d'un seul sens». Ce en suivant une double orientation, structurant l'ouvrage en deux parties principales. Une première partie, «L'histoire à l'épreuve de l'espace» (p. 15-113), est de type «ontologique». Les auteurs (F. Merlini, P. Mantziaras, J. C. Monod, M. Crépon, J. Benoist) se demandent en quoi la spatialisation des modes de représentation et des champs disciplinaires a modifié la vision et la pratique de l'histoire. Une manière de revenir de façon critique sur «cette temporalisation de l'espace mondain qui est au centre de l'affirmation moderne de l'identité entre histoire et temps humain»<sup>6</sup>. Intitulée «Géographies», au pluriel significatif, la deuxième partie du livre (M. Marcuzzi, J. F. Braunstein, S. Haber, C. Raffestin, M. Renouard, J. Benoist) se présente comme l'esquisse d'une épistémologie de la géographie où sont interrogés les jeux et les rapports entre discours géographique et discours historique, et, par là même, le relatif «privilège de l'espace» présent dans la pensée contemporaine et la crise de l'historicité qui l'accompagne<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> Archives Husserl de Paris-Université de Lausanne.

<sup>4</sup> P. 8.

<sup>5</sup> Lequel proposait une «enquête philosophique sur les conditions et limites de cette figure typique de la pensée contemporaine que constitue 'La fin de l'Histoire'» (Vrin, 1998).

<sup>6</sup> P. 9.

<sup>7</sup> *Ibid.*

Impossible ici d'entrer dans chacune des contributions, toutes intéressantes bien que d'accès plus ou moins facile pour les profanes. Jean-Claude Monod («Structure, spatialisation et archéologie ou 'l'époque de l'histoire' peut-elle finir?»), Marc Crépon («Donner la parole [langues, cultures, territoires]»), Max Marcuzzi («L'écriture de l'espace. Récit historique et description géographique dans la 'Géographie physique' de Kant»), Jean-François Braunstein («Volney : le voyage contre l'histoire»), Stéphane Haber, philosophe de «La géographie des vidaliens et le problème de la connaissance du présent», Maël Renouard («Le point de vue de Sirius et la cartographie du visible») nous pardonneront ainsi de laisser les lecteurs prendre directement contact avec leurs textes. Et peut-être de répondre par leurs travaux aux multiples questions qu'ils posent encore : Monod nous rappelant qu'il ne suffit pas de penser en termes d'espace pour être quitte des mythes, tel celui toujours menaçant de l'enracinement des cultures et du «choc des civilisations», Crépon à propos de l'étranger et de l'hospitalité, Braunstein en montrant comment Volney, adversaire résolu de l'histoire traditionnelle, se proposa de la remplacer par une nouvelle discipline scientifique du «voyage», conçue non comme recherche de l'exotisme mais comme «modèle de ce que peut être une véritable histoire scientifique conçue comme 'enquête des faits'»<sup>8</sup>.

*Entre espace et temps, transformations de l'utopie*

On relèvera cependant l'originalité et la pertinence de l'entrée en matière proposée par Fabio Merlini (p. 15-26). Celui-ci évoque l'importance de la solidarité qui relie histoire et utopie, «l'ouverture utopique» étant présentée comme une façon de travailler l'espace qui porte aussi sur une certaine compréhension du temps. L'auteur soutient la thèse voulant que l'utopie, considérée comme articulation même du cours de l'histoire, est en partie constituante du monde, la transition de l'«utopie déracinée» aux utopies modernes devenant affirmation, au moins à un certain degré, de l'identité entre monde humain et histoire, voire de l'histoire en tant que vérité même de la temporalité du monde humain. Et l'auteur de montrer la liaison entre la transformation idéalisante d'un espace réel situé ailleurs et l'application imaginaire des ressources de la technique à l'organisation sociale, la découverte de la progression des arts comme un des motifs qui a permis de qualifier une «époque moderne» par le passage du *temps oscillatoire* (progrès / rechute dans la barbarie : Antiquité / Moyen Âge) au *temps linéaire*, la nouvelle image du monde organisée autour de l'idée d'*unité*, l'image même de la nécessité de changement de la réalité. On retiendra également l'idée de disjonction entre deux principes différents de temporalisation, qui découpent le temps de l'histoire en un *avant* et un *après* de l'âge moderne. L'auteur nous invite ainsi à penser le passage d'une

<sup>8</sup> P. 149.

modalité du temps à l'autre (du cyclique au linéaire), grâce à la matérialité d'un événement en soi «anhistorique» (l'irruption des arts) comme un exemple dont la modernité a thématiqué l'expérience de l'histoire, au moment précis où celle-ci s'imposait comme la vérité même du monde humain<sup>9</sup>. Un nouveau rapport à l'histoire, d'abord au monde, et ici une nouvelle façon de comprendre la *logique* de ses transformations. Et de considérer la fin de l'utopie moderne comme conséquence directe du déclin de ce *médium* de l'expérience moderne du monde humain que constitue l'Histoire, et donc aussi de l'expérience intersubjective du monde à laquelle il avait prédisposé les sujets. «Histoire et discours utopique ne se situent donc pas sur le même plan.»<sup>10</sup>

### *Esquisse d'une herméneutique du temps*

Autre apport significatif, qui sera pour bien des géographes une découverte précieuse, le travail de Panos Mantziaras (p. 26-54) sur Rudolf Schwarz («Rudolf Schwarz et l'aménagement du territoire. Des principes topologiques pour une herméneutique de l'histoire»), architecte de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle dont le livre *Von der Bebauung der Erde* («De la construction/mise en culture de la terre») passa inaperçu en son temps (1949). En partant de Leon Battista Alberti (*De Re Aedificatoria*) et de l'objet architectural comme offrant les signes gnoseologiques d'un «temps anthropique», accordé et subordonné à un temps cosmique, Mantziaras retrace les chemins à travers lesquels Rudolf Schwarz a pu mettre en dialogue des formes et des concepts, afin d'esquisser une herméneutique du temps, une manière de combler aussi «une lacune historiographique concernant l'«épopée» de l'architecture moderne»<sup>11</sup>. Suivant son auteur dans la distinction méthodologique entre *Form* et *Gestalt*, l'analyse de Mantziaras nous révèle la possibilité de lier une «topologie du temps humain» à une théorie de l'aménagement, proposant la possibilité d'une analogie entre recherche d'un ordre interne du vécu et expérience de la forme – conditionnée par les avatars de la conscience historique, elle-même perdue dans un labyrinthe de schématisations<sup>12</sup>. Son hypothèse, clé de lecture de l'œuvre de Schwarz, mérite d'être intégralement citée : [...] «l'architecture et l'urbanisme du XX<sup>e</sup> siècle transcrivent les apories de la temporalité humaine en rapports formels ; la ville, en ses formalisations utopiques, ses plans toujours plus globalisants, ses impasses quant à la gestion de l'imprévu, avec sa combinatoire inépuisable de raccordements du réel, se pose comme véritable *teuchos*, tectonique-texte prônant la lecture de la conscience du temps humain.»<sup>13</sup> Au lecteur de cet ouvrage de découvrir – à travers la révélation critique de catégories historiques

<sup>9</sup> P. 25.

<sup>10</sup> P. 26.

<sup>11</sup> P. 30.

<sup>12</sup> P. 28.

<sup>13</sup> *Ibid.*

ayant pourtant une base transhistorique, en d'autres termes : se formant dans l'histoire, mais ne faisant, malgré leur apparente évolution, que transcrire une structure fondamentale de vocation universelle (la structure de l'arbre en particulier, retrouvée dans une multiplicité de champs, tels que l'histoire de l'art, la physique, l'anthropologie et la sociologie) – comment Rudolf Schwarz propose une lecture du temps humain, en appliquant cette même structure à l'aménagement du territoire et singulièrement à la ville devenue le «corps de l'histoire». En fait l'hypothèse de la permanence d'une structure temporelle s'affrontant avec le temps relationnel et infiniment fragmenté de la modernité ? Un structuralisme phénoménologique, un conditionnement définitif de la temporalité humaine à ré-assumer ? Apparemment l'auteur nous laisse répondre. Nous laissant convaincue cependant que toute forme est relation, qu'elle n'existe pas dans son extériorité pure. Mais cela, nous le savions, notamment avec le Sartre de *L'Être et le Néant*, comme le soulignera également Raffestin dans un texte tout à fait étonnant intitulé : «Et si les discours de la géographie humaine n'étaient que l'histoire d'un exil ?» (p. 187-202).

### *Du regard d'un géographe*

Dans ce contexte d'interrogations sur les silences et les rapports entre sa discipline et la philosophie, Claude Raffestin s'appuie à faire resurgir les origines et les commencements, et donc à côtoyer les mythes fondateurs sur lesquels s'est fondée, dramatiquement selon lui, notre connaissance du monde et singulièrement du rapport entre nature et culture. Sont ainsi mobilisés le Minotaure, le labyrinthe, l'épopée de Gilgamesh (Enkidu et Uruk), le Jardin d'Éden, Adam et Ève, les utopies ou les «géographies humaines rêvées». Mais ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle que l'on «entre dans l'histoire» devenue, dira Pierre Manent dans *La cité de l'homme* (1994), «voie que l'on suit, vérité que l'on accepte, vie que l'on partage», l'émergence des sciences humaines ou des sciences de l'homme suivant dès lors «un processus tout à fait singulier dans lequel l'objet n'est pas la nature de l'homme mais un autre objet, celui de la nature sociale»<sup>14</sup>. «À un objet concret se substitue un objet non matériel qui n'est rien d'autre que l'ensemble des relations que les hommes entretiennent avec la scène du monde, livrée aux forces de la culture dont les hommes sont porteurs.»<sup>15</sup> C'est dans cette foulée que s'inscrit le drame (l'auteur évoque souvent aussi la «tragédie» d'une géographie se caractérisant par un double refus : «refus de la nature des choses et refus de la nature des hommes»<sup>16</sup>) d'une géographie tout de même possible et plausible, méritant de découvrir les espaces en creux des connaissances de demain, pour autant que le géographe

<sup>14</sup> P. 193.

<sup>15</sup> P. 194.

<sup>16</sup> *Ibid.*

sache se débarrasser de sa prison culturelle, ce qui l'encombre encore, lourde qu'elle est, comme l'était Enkidu de «tout ce qu'il a appris mais lourd aussi de tout ce qui lui est désormais indispensable et dont il ne peut se passer»<sup>17</sup>. Le final de Raffestin est consacré à la ville et au rapport entre le *corps* de l'homme – «seule ressource qui [...] rattache encore [la société] à la nature et dont la ville contemporaine dispose comme celle d'Uruk disposait déjà du corps de la prostituée»<sup>18</sup> – et le triangle de fer (production-échange-consommation). Des propos qui, s'ils sont lus comme on le souhaiterait, risquent bien d'obliger chacun à un changement de paradigme. Les catégories que la géographie «devrait» utiliser – ici, le corps et la monnaie – ne semblent toutefois susciter, pour elle, d'intérêt, alors même qu'il s'agit là d'entrées conceptuelles fécondes pour aller au cœur de la territorialité urbaine. Cette territorialité humaine qui, pour Claude Raffestin, est bien le principe même de toute géographie.

#### *Aux regards d'une lecture*

Dans une perspective de mise en dialogue, en jeux de déplacements : «dans quelle mesure, *en tant que [géographe]*, la [philosophie] peut-elle lui importer ?»<sup>19</sup>

À travers chacune des entrées proposées, le collectif dirigé par Benoist et Merlini relève l'articulation de termes et notions souvent opposés, dans, voire du fait de leur complexité. Proposition en soi remarquable. Ne serait-ce qu'en rappelant les positions relayées dans les discours, de paroles fréquemment suscitées – à *l'impérialisme de l'espace nous voyons se succéder une sorte d'impérialisme du temps* : si elle s'inverse – considérant notamment Foucault, la relation simplement s'arrête, la tension apparaissant alors dichotomie et juxtaposition de prévalences.

Proposition qui interroge la mise en relation de l'histoire avec les discours de la spatialité, et les termes de l'évidence. Autrement dit, et pour reprendre l'affirmation de Benoist dans son analyse notamment de la signification paradigmatique du modèle géographique chez un philosophe comme Wittgenstein (p. 221-247) : «nul ne pourrait aujourd'hui sérieusement opposer l'espace géographique au temps historique»<sup>20</sup>.

Si spatialités et temporalités constituent un «couple insécable», pour reprendre l'expression de Buléon, n'en demeure que souvent le propos ne permet pas une remise en question des fondements même de la démarche. D'une part, les géographes explicitent rarement leur appréhension des temporalités et le régime d'historicité dans lequel ils s'inscrivent ; d'autre part, si la prise

<sup>17</sup> P. 196.

<sup>18</sup> P. 198.

<sup>19</sup> P. 223.

<sup>20</sup> P. 232.

en compte du temps en géographie apparaît de plus en plus incontournable, on s'interroge toutefois sur la nature de cette considération, sur la critique des enjeux épistémologiques et postures de recherche – la remarque restant pertinente pour d'autres sciences sociales par ailleurs. S'agit-il *in fine* d'un changement de posture – ainsi de paradigme – qui entraînerait, si on en considère toutes les implications épistémologiques, une «manière autre de faire» (de la géographie), notamment en introduisant de nouveaux objets ?

La question ne se pose toutefois pas seulement en ces termes. Plus fondamentalement, quelle valeur heuristique d'une pensée de l'*entre*, de la réflexion transversale : «tentation» du transfert conceptuel, de la pluralité indéterminée des régimes de scientificité ? Regard critique ou critique du regard ? Ces questions ont été maintes fois soulevées, et les travers demeurent présents. Toutefois, par les tensions, les points de convergence, les décentrement suscités, cette posture nous semble avant tout ouvrir à une certaine plasticité, un mouvement de la pensée, rendre possible le dépliement de questions «enfouies sous d'illusoires convictions»<sup>21</sup>.

Le dialogue entre géographie et philosophie, de plus en plus fréquent<sup>22</sup>, se révèle à cet égard riche de possibles et permet d'apporter des éléments significatifs pour la réflexion, la réouverture de l'espace d'investigation<sup>23</sup>. Il appelle certes également la critique, dans la mesure où l'inscription d'une pensée philosophique dans la géographie se perd souvent dans une vision polarisée, sans égard au sens et en sauts qualitatifs, et qui, en définitive, s'apparente à une confusion, notamment entre les trois modes fondamentaux de la temporalité (passé, présent, futur) et de figures ponctuelles (présentisme, etc.)<sup>24</sup>, voire à une «taxinomie des fragments comme réponse à l'angoisse de l'incertitude ou de l'ignorance»<sup>25</sup>.

De la lecture de cet ouvrage, plusieurs questions restent encore en suspens, parmi lesquelles celle de l'enjeu de tels dialogues au sein des disciplines. Selon nous, il ne s'agit ni de proposer une nouvelle épistémologie qui ferait de la géographie un objet d'études pour le philosophe, ni de faire un usage métaphorique du vocabulaire de la géographie qui pourrait servir à «illustrer»

<sup>21</sup> N. LAPIERRE, *Pensons ailleurs*, Paris, Stock, 2004, p. 12.

<sup>22</sup> G. WOLLAN (2003) et M. Heidegger ; J. LÉVY (2002) et G. W. Leibniz ; G. BAUDELLE et H. REGNAULD (2004) inspirés par G. Deleuze et J. Derrida ; etc.

<sup>23</sup> Notamment, d'une réflexion sur la fécondité potentielle et la valeur heuristique de l'«événement» et de sa mise en discussion en regard de l'intérêt que les sciences humaines portent à cette notion. Sur son «transfert» en géographie : EPEES dans *L'Espace géographique* (2000), V. JATON, «Paradoxe et Événement» (à paraître).

<sup>24</sup> Pour prolonger et travailler la réflexion ici proposée, et relativement au présentisme et à la notion de régime d'historicité, telle qu'elle a été récemment formulée, voir F. HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, et la critique de P. LACOUR, «Figures temporelles», *EspacesTemps.net*, Mensuelles, 01.06.2004 – <http://espacestems.net/document646.html>.

<sup>25</sup> H.-P. JEUDY, *Sciences sociales et démocratie*, Belfort, Circé, 1997, p. 142.



des concepts philosophiques<sup>26</sup>, mais bien de rendre possible une *lecture autre et renouvelée* du monde.

Et si de l'autre côté du miroir on ne fait pas que des rencontres, ne faut-il pas toujours un horizon pour *littéralement* penser ailleurs ? L'expression «une demeure locale et un nom»<sup>27</sup> permet d'identifier et de souligner un caractère déterminant, en deçà de la question de «mode mineure» : la *raison d'être* d'un espace de parole<sup>28</sup>.

<sup>26</sup> En cela nous suivons la position de M. ANTONIOLI dans son ouvrage *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; voir la note critique de E. CAMACHO-HÜBNER «Une histoire moléculaire pour une géographie molaire ?», *EspacesTemps.net*, Il paraît, 19.04.2005 – <http://www.espacestems.net/document1286.html>.

<sup>27</sup> W. SHAKESPEARE, *Le songe d'une nuit d'été*.

<sup>28</sup> Sur ces questions, on lira notamment et avec intérêt l'éditorial «La dure simplicité du positif» (*EspacesTemps*, 85-85-86, 2004), ainsi que le n° 131 de la *Revue européenne des sciences sociales* sur «La cumulativité des savoirs en sciences sociales», 2005.